



Tom Jones

De Tony Richardson

fiche technique

Grande-Bretagne

1963 1h55

Réalisateur :

Tony Richardson
d'après le roman de
Henry Fielding

Images :

Walter Lassaly

Musique :

John Addison

Interprètes :

Albert Finney
Hugh Griffith
Susannah York



Albert Finney dans Tom Jones

Résumé

Squire Allworthy a trouvé dans son lit un bébé abandonné qu'on suppose être le fils de la servante Jenny Jones qui est chassée. Mais Allworthy garde et élève l'enfant en même temps que son neveu Blifil. Vingt ans après, Tom est un vigoureux gaillard plus apte à courir le jupon qu'à suivre les leçons de son digne précepteur. Il devient amoureux de la fille de Squire Western, chasseur, buveur et trousseur de cotillons fort en gueule, sur les terres duquel il braconne allègre-

ment. Mais son idylle avec Sophie Western connaît des hauts et des bas, surtout lorsque l'on croit que l'enfant de Molly, la fille du garde-chasse, est de lui. Il sauve alors Sophie qu'emportait un cheval furieux et rentre en grâces. Mais son oncle subit un grave accident et Blifil réussit à le salir suffisamment pour qu'on le chasse. Sophie doit épouser Blifil : elle s'enfuit à Londres où Tom s'est rendu. Il y rencontre Lady Bellaston qui le trouve à son goût et qui, hébergeant Sophie, veut lui faire épouser un de ses amis. Blifil, puis Western arrivent à leur tour. Blifil

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



réussit à faire jeter Tom en prison et Tom va être pendu quand il est sauvé par Western. On apprend alors qu'il est véritablement le neveu d'Allworthy : il va pouvoir épouser Sophie.

La Saison Cinématographique
1963

Critique

La nouvelle vague britannique nous réserve parfois des surprises et ce "Tom Jones" vient à point pour nous rappeler que l'Angleterre peut troquer la tasse de thé traditionnelle pour un breuvage plus corsé. Ainsi que le producteur de "Samedi soir dimanche matin" fasse tomber le masque victorien sous lequel s'est figé le monde anglo-saxon depuis plus d'un siècle, et c'est un univers inattendu que nous découvrons. Univers de Fielding, premier romancier de son pays qui sut être réaliste en respectant la tradition picaresque et peindre la vie anglaise telle qu'elle était au XVIIIème siècle. Une vie que ceux qui ne sont pas anglicistes ne peuvent soupçonner. Tom Jones est le frère de la Marianne de Marivaux, aussi était-ce avec beaucoup d'intérêt que nous attendions de voir le sort que Richardson réservait à celui qui sut populariser des types représentant une époque à jamais révolue.

Disons tout de suite que le film est parfait et nous avons retrouvé décuplé le plaisir éprouvé à la lecture du roman. Tom Jones est, en effet, un livre de grande valeur car nous y trouvons magnifiquement campés les personnages de la vie à la campagne et ceux précieux ou misérables des grandes cités. Avec sa truculence et sa franchise, le squire Western est sans contexte la figure la plus attachante et la plus importante

du monde de Fiedling qui comprend, bien entendu, son couple d'amoureux un peu mièvres (Tom et Sophie) bien dans le goût anglais. L'expérience de ressusciter un passé où le héros ne s'embarrassait guère de préjugés sociaux était bien fait pour séduire le réalisateur d' "Un goût de miel". Richardson, tout en admirant Fielding, a su éviter les faiblesses du roman, ces longues digressions du début où le romancier analyse ses ambitions et nous entraîne dans un tourbillon où l'humour le dispute à l'ironie la plus souriante. L'adaptation est très soignée et l'on chercherait vainement trace du moindre anachronisme. La mise en scène est si riche d'inventions que la campagne anglaise ne nous a jamais paru aussi belle. A noter enfin un jeune premier, Albert Finney, que l'on a bien du mal à prendre pour un Anglais, c'est dire si tout le film est une réussite que le public français ratifie par un énorme éclat de rire.

La Saison Cinématographique 1963

On a fait de nombreux reproches à Richardson et en particulier celui de s'être laissé aller à des excès techniques de toutes sortes : caméra tenue à la main, accélérés, oeillères, plans fixes arrivant au milieu de l'action. Pourtant l'écriture du film n'est pas, à mon avis, en désaccord avec le propos. Plutôt que de le limiter en lui donnant des structures classiques, Richardson a préféré en rendre le débridé, la vie qui s'y écoule, et l'inextricabilité des situations. A cet égard les audaces techniques de la chasse à courre deviennent explicables : le cinéaste n'a pas voulu éterniser les moments les plus cruciaux, mais au contraire donner de l'ensemble une vision impressionniste où tout est plus ou moins mêlé. Aussi la caméra virevoltante de Walter Lassaly a permis aux acteurs de donner et d'être le meilleur

d'eux-mêmes.

Il a su donner à son étude une grandeur romanesque certaine et il a réussi surtout à la doter d'une densité plastique d'une réelle beauté. Les personnages s'ils sont chargés et même caricaturés à la manière d'un Rowlandson - ce fut lui qui illustra l'oeuvre de Fielding -, ou d'un Gillray, n'en possèdent pas moins une vie très réelle. Tout ce petit monde où chacun a une place bien déterminée est vu avec le regard du satirique et du moraliste. Quelques plans suffisent à situer la minceur pâle de Blifil tandis que le décolleté peu alléchant de la vieille soeur de Western découvre la vieille pimbèche rabougrie. A la campagne comme à la ville Richardson a saisi dans leur réalité, leurs actes et leurs comportements, les seigneurs et leurs domestiques, les nobles et le bas peuple. Filmant une chasse à courre, il en rend l'aspect tragique et horriblement dérisoire en montrant l'insouciance avec laquelle les cavaliers piétinent récoltes et paysans. L'arrivée de son héros à la capitale lui donne l'occasion de décrire la déchéance physique des habitants des bas quartiers : quelques travellings latéraux en donnent une vision cauchemardesque. Nous sommes loin de "Fanfan la Tulipe", comme l'a écrit Michel Capdenac dans le numéro 1008 des "Lettres Françaises", parce que les auteurs n'ont rien de la gentillesse à l'eau de rose d'un Christian Jaque. Visant juste, ils frappent juste à tous les coups. Ils ont su doser dans les séquences les plus plaisantes les parts de vraisemblance et de folie délibérée, et garder le recul nécessaire qui leur a permis au passage de donner le coup de patte vengeur.

Bernard Cohn
Positif n°59

Le réalisateur

Avec Lindsay Anderson et Karel Reisz, il fut l'un des fondateurs du Free Cinema qui occupa en Angleterre la place prise par la Nouvelle Vague en France. Au théâtre, il révèle John Osborne ; au cinéma, il signe deux films qui marquent une date dans la production britannique : "Look Back Anger" et "The Entertainer", le premier avec Burton, le second avec Olivier, tous les deux d'après Osborne. Renonçant à ses principes, Richardson accepte toutefois une proposition d'Hollywood, l'adaptation de "Sanctuaire" de Faulkner : il découvre les contraintes du système (on lui impose Yves Montand !) et quitte la capitale du cinéma où il ne reviendra que pour "The Loved One", comédie d'humour noir où il se montrera plus à l'aise. Il se retrouve avec "The Loneliness of the Long Distance Runner", véritable manifeste des "jeunes gens en colère" et appel à la révolte. Cette même hardiesse dans la critique se retrouve sous une forme plus accessible au public dans "La charge de la brigade légère" : imbécillité des généraux et inutilité des actes d'héroïsme sont ici mises en lumière à travers un épisode historique déjà évoqué par Curtiz. "Ned Kelly", histoire d'un bandit australien de la fin du XIXème siècle, est de la même veine. Virulence de la satire et beauté des images à travers une histoire de brigand bien-aimé. "Tom Jones" fut pourtant dans l'œuvre de Richardson son film le plus populaire en raison de sa gaillardise et en dépit de l'atténuation de la charge sociale du roman de Fielding. Richardson n'a pas toujours tenu ce qu'il annonçait dans le programme du Free Cinéma. Il n'est pas resté indifférent aux sollicitations commerciales. Pourquoi s'en plaindre puisqu'il s'agit, dans le cas de "The

Loved One", de "The Charge of the Light Brigade" ou de "Ned Kelly", de ses œuvres les plus accomplies.

Filmographie

Momma Don't Allow
(c.m., 1955)

Look Back in Anger
(Les corps sauvages, 1959)

The Entertainer
(Le cabotin, 1960)

Sanctuary
(Sanctuaire, 1961)

A Taste of Honey
Un goût de miel,
(1961)

The Loneliness of the Long Distance
Runner
(La solitude du coureur de fond,
1962)

Tom Jones
(Entre l'alcôve et la potence, 1963)

The Loved One
(Ce cher disparu, 1965)

Mademoiselle (1966)

The Sailor of Gibraltar
(Le marin de Gibraltar, 1967)

Red and Blue
(1967)

The Charge of the Light Brigade
(La charge de la brigade légère,
1968)

Laughter in the Dark
(La chambre obscure, 1969)

Ned Kelly
(Ned Kelly, 1969)

Hamlet
(Hamlet, 1970)

A Delicate Balance
(1973)

Dead Cert
(1974)

Joseph Andrews
(1977)

The Border
(Police frontière, 1982)

The Hotel New Hampshire
(Hôtel New Hampshire, 1984)

Blue Sky
(1991).

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs